



Éditeur responsable : Pierre Grisard

Rédacteurs : Pierre-Paul Delvaux – Ginette Ori

Église Protestante de Liège Marcellis

Quai Marcellis 22 – 4020 Liège - BE61 0910 2274 5317

Site web : protestantisme.be

E-mail : protestantisme.be@gmail.com

ASBL Les Amis de Liège Marcellis – BE53 0000 0457 4053

ASBL Entr'Aide Protestante Liégeoise – BE52 7805 9004 0909



Les corps constitués vous souhaitent une

Bonne Année

avec des moments mémorables pour notre communauté

L'OMBRE ET LA LUMIERE

Pierre Grisard

Interpellé par une prédication du pasteur Quenon sur l'impact du message chrétien dans la discrétion (si je schématise bien), je me suis interrogé sur le thème de l'ombre et de la lumière (si souvent relaté dans l'ancien testament) et du rôle de l'une et de l'autre dans notre existence.

L'ombre avec ses aspects négatifs comme les coups fourrés, exécutés par « en dessous ». Ou encore faire de l'ombre à un tiers ; l'effacer au profit de sa propre personne. L'ombre avec son côté triste mais aussi avec son rendement positif ; celle qui permet à l'individu d'échapper aux rayons brûlants du soleil en été.

Ce travail des politiques si souvent décrié (avec raison parfois), dans la discrétion mais qui a aussi conduit à des décisions sages et constructives. Le travail inlassable de la résistance durant la guerre, effectué loin des regards qui s'avéra fructueux et leur valut le qualificatif d'hommes et de femmes « de l'ombre ».

Et puis la lumière avec ses bienfaits ; la visibilité, le discours porteur de sens d'un tribun, essayer d'apporter la vérité : « faire la lumière... » lumière qui réchauffe également mais qui peut présenter un visage négatif aussi ; ces orateurs perfides qui véhiculent des propos haineux, mensongers et nauséabonds.

L'ombre et la lumière qui se présentent à nous tour à tour avec leurs avantages et leurs inconvénients dans nos vies et auxquels nous devons faire face.

Bonne Année !

Amir a dix ans. Chez lui, en décembre, il n'y a pas de neige, pas de sapin ni de guirlandes. Cette année, c'est à grand peine qu'il parvient à remonter la ruelle de son vieux quartier délabré, tant les bombes ont disloqué les maisons, tant ce qu'il reste du chemin est encombré de gravas et de débris de toutes sortes. Pourtant, il marche, Amir, ses pieds heurtent des blocs de béton et des objets tranchants, mais il a envie de marcher, de découvrir ce qu'il peut encore voir de son horizon rempli de silence. Là, devant lui, une balustrade en piteux état tient encore un peu debout. Du haut de ses dix ans, il parvient à glisser un œil entre deux planches. Qu'y a-t-il donc, là, de l'autre côté ? Jusqu'où est allée la guerre ? Jusqu'où luit le soleil ?

Et c'est alors qu'Amir tombe en extase devant ce nouvel horizon, bien plus loin que sa ruelle. Il voit des forêts, hautes et bien vertes, qui grimpent à l'assaut de la montagne. Au pied des arbres, on devine un torrent qui dégringole des coteaux, des vaches, des chevaux et des moutons qui paissent paisiblement. On dirait que le temps ne s'est pas écoulé de la même manière, ici et là-bas, que c'est une vie nouvelle qui apparaît, loin de l'angoisse et des incertitudes. Est-ce que l'horizon viendra vers nous, demain ? demande Amir à sa maman, les yeux brillants d'espoir, mais une larme d'impatience et d'incompréhension coule aussitôt, lentement, sur sa joue gauche...

Les fêtes de Noël sont passées mais la fête commerciale continue d'enflammer cuisines et salons. Le sapin illuminé clignote de toutes ses couleurs comme s'il restait encore un peu de fête à venir. Les enfants, allongés au salon, ont envahi les moindres espaces avec lego, poupées, engins téléguidés, dinosaures, fusils, épées et tout un monde hétéroclite censé les aider à rêver... La télévision, allumée depuis le matin, déverse, dans la plus grande indifférence, durant les pages d'information, des reportages de guerre, un envol d'airbus vers le soleil, des ambiances de festin arrosé, des drames de la solitude, le tout sans transition. Peut-être Amir apparaîtra-t-il devant sa palissade ? Qui sait ? Mais les enfants, affalés au salon, occupés dans leurs jeux à pousser leurs cris de guerre, ne le verront pas.

La ruelle remplie de gravas, c'est le bilan d'une année qui s'achève après des grèves, des élections, des vacances dont il reste, bien rangées, quelques vidéos évocatrices ; une année qui a poussé des familles au chômage, d'autres à l'hôpital. C'est comme cela. La palissade, c'est un temps de réflexion, dont nous devrions plus souvent profiter entre l'été et l'hiver, entre les fêtes et le travail, entre les rêves et la réalité. Un temps de transition entre un avant et un après, mais souvent, chez nous, l'un et l'autre se ressemblent trop. Les mondes sont si différents pourtant, qui se juxtaposent sur la planète bleue.

Et l'horizon verdoyant ? me direz-vous. Et si c'étaient nos vœux, nos rêves, les souhaits que nous n'osons pas concrétiser, ceux qui permettraient que, dans nos villes, dans nos villages, au fond des ruelles, les gens qui y vivent, entre notre opulence et leur pauvreté, puissent eux aussi voir se réaliser le vœu d'un peu plus de bonheur, d'un peu moins de solitude.

Des vœux simples, pourtant, comme aider l'Armée du Salut, les Restos du cœur ou les Banques alimentaires. Bien sûr, c'est tellement plus routinier de s'envoyer des vœux traditionnels imprimés sur de jolies cartes postales qui ne signifient plus grand-chose.

Mais si, mettant de côté nos soucis du moment, nous décidions de faire un petit geste, inattendu sans doute mais plus significatif, pour que demain, plus personne ne se sente oublié et soit obligé de tendre la main pour avoir un peu de pain ou une barre de chocolat !

Charly Dodet



Epiphanie

En début d'année civile, dans toutes les boulangeries-pâtisseries, sont proposés à la vente de gâteaux à la frangipane surmontée d'une couronne cartonnée dorée : la fameuse *Galette des rois*. Je pense que peu de personnes savent encore à quoi correspond cette galette des rois...

Il s'agit bien d'une fête chrétienne appelée EPIPHANIE du mot grec « Ἐπιφάνεια », qui signifie « action de se faire voir », donc « manifestation » ou « apparition » ...



Dans les églises orientales, on a désigné par ce mot le début de l'activité publique de Jésus : son baptême par Jean. Dans les églises latines, le même mot s'applique à la première manifestation de Jésus aux païens, c'est-à-dire aux mages : c'est le récit bien connu de *Matthieu 1 : 1 à 12*.

A l'occasion de l'épiphanie 2025, je vous invite à souligner trois points de ce récit :

1. Les Mages

Qui sont ces « mages venus d'Orient ? » Le récit de Matthieu reste sobre à leur propos. Mais

l'imagination chrétienne ultérieure a brodé toute une légende autour d'eux :

On a dit qu'ils étaient trois et on les a nommés : Melchior, Balthazar et Gaspard, ce qui n'est pas dans le texte. On en a fait des rois, riches et fiers – ce qu'ils n'étaient certainement pas.

Car les mages ne sont en aucun cas des gouvernants ni des hommes politiques. Ce sont plutôt des hommes de science sacrée, très profondément religieux.

Ils étudient le ciel, le domaine des dieux. Ils étudient le mouvement des astres, leurs rencontres, les configurations qu'ils dessinent... car ils y décèlent des signes du vouloir divin. Ce sont astrologues pour qui le ciel parle à la terre et ils cherchent à y comprendre ses messages.

Ce n'est pas étonnant que ces scrutateurs du ciel se mettent un jour à suivre une étoile en pressentant quelque intervention divine, là-bas, bien loin en Palestine... Car dans ce monde des mages et des astrologues, existait l'attente d'un roi divin qui viendrait mettre fin aux maux de notre terre... hommes de science et de religion à la fois, en ces temps lointains, les deux domaines n'en faisaient qu'un.

Venus d'Orient- ce sont des païens, des gens qui ne connaissent pas la « Loi et les Prophètes », des étrangers à l'alliance entre Dieu et Israël, mais des chercheurs habités par une grande soif de comprendre les signes célestes et par un grand espoir : la venue d'un roi divin.

Ce sont des marcheurs qui suivent une étoile pour découvrir ce qu'elle annonce.

Voilà ce que ces mages, inconnus par ailleurs, nous laissent apercevoir d'eux-mêmes, en dehors de la légende qui les occulte plus qu'elle ne les éclaire.

2. Deux témoins

Les mages ne sont pas seuls dans leur marche... ils peuvent compter sur un double secours : celui de l'étoile qui les guide et celui de la vieille prophétie qui leur indique le but.

Cette double synergie mérite qu'on s'y attarde un instant.

1. L'étoile : Une étoile qui conduit vers Jésus ! Dans la bible, l'astrologie a souvent mauvaise presse. Elle fait partie des pratiques païennes que la foi d'Israël réprovoque et condamne.

Mais il peut se faire que les astres, le soleil, la lune, les étoiles, qui sont des créatures divines, comportent des messages.

Donc les astres ne sont pas des divinités mais ils sont au service de Dieu. C'est cette conviction qui se trouve à l'arrière-plan du récit des mages : une étoile bien étrange qui marche au pas d'homme et qui consent à s'arrêter au-dessus de la maison où l'enfant se trouve avec sa mère.

2. L'autre guide est beaucoup mieux connu : c'est la prophétie de Michée.

Les mages arrivent à Jérusalem et ils se mettent à questionner : où peut se trouver le roi des Juifs qui vient de naître ?

Hérode consulte les spécialistes, les théologiens de l'époque : où doit naître le Messie ? (v.5-6).

La prophétie apporte donc la réponse : elle oriente vers Bethléem une petite localité à moins de 10km au sud de Jérusalem.

Les mages reprennent leur route. Et l'étoile est toujours là et continue à les guider jusqu'à la maison (v. 9 – 11a).

On peut se demander : à quoi a servi la prophétie si l'étoile a guidé les mages jusqu'au bout, où à l'inverse, à quoi servait l'étoile, s'il suffisait de suivre la route jusqu'à Bethléem et là, de demander où un enfant était né récemment ?

Mais, c'est justement cette surprenante inutilité de l'un ou l'autre des deux guides qui dit l'essentiel, à savoir la synergie des deux témoins : l'écriture et l'étoile.

Le guide des juifs et le guide des païens. La parole sainte et l'astrologie douteuse. Les deux convergent vers l'enfant. Païens et Juifs sont à la fois bénéficiaires de cette curieuse synergie.

3. Trois contrastes

1) le contraste entre Hérode et les mages :

Hérode : le roi en exercice mais sous l'autorité romaine, nourrit le sombre dessein de faire périr l'enfant que les mages ont appelé un « roi », un rival potentiel en ce temps d'agitations messianiques... il faut casser ce péril au plus vite, en supprimant cet enfant...

Les mages eux, s'inclinent et adorent.

Le roi d'un côté : l'homme qui possède le pouvoir et la force – et les mages de l'autre, avec leurs yeux tournés vers le ciel, guettant les signes, attendant l'envoyé...

L'un qui n'a d'yeux que pour la terre, - sa terre, son royaume, sa richesse, son prestige, sa jalousie enfin, et les autres qui n'ont d'yeux que pour le ciel et les étoiles, parce qu'ils y trouvent les secrets et les significations de la terre.

Quel contraste entre le savant et le politique !

2) le contraste entre les théologiens et les astrologues. Les premiers connaissent à fond leur Bible, mais ne viennent pas à Bethléem !

Les seconds ne la connaissent pas du tout, mais ils cherchent, marchent et arrivent près de l'enfant. Les théologiens de l'époque connaissent et affectionnent la Bible ... mais ils se désintéressent de celui dont elle parle ! Ils n'iront jamais jusqu'à l'enfant. Et plus tard, ce sera à coups de versets bibliques qu'ils l'assassineront !

3) le contraste entre ces savants et un bébé.

D'un côté des savants, des sages, sans doute assez riches, - de l'autre un enfant, un très jeune enfant avec sa mère. Et ces savants vont se prosterner devant l'enfant. Ils vont lui offrir leurs présents : l'or, l'encens, la myrrhe...

Dans cette maison, il n'y a pas de trône, ni de couronne, pas non plus de cour royale, pas de dignitaires, pas de garde personnelle, pas d'autorité qui impose, ni de pouvoir redoutable...

Dans la maison, il y a l'enfant et sa mère : personne d'autre. (Joseph est absent de ce récit !) Un décor extrêmement banal comme on en trouve chaque jour, par milliers sur la terre : un bébé avec sa mère... Et eux, les mages, ils se courbent, ils adorent !...

Quel contraste entre ces grands-dans l'ordre du savoir et de la religion- et ce nouveau-né !...

Mais, ils ont reconnu en lui l'envoyé de Dieu, dans ce petit, dans cet enfant : « l'homme né pour être roi » celui que son père a nommé Jésus, ce qui veut dire « sauveur ».

Que sont-ils devenus ces mages d'Orient, ces suiveurs d'étoiles, ces chercheurs d'enfant ?

Nous n'en savons rien ! Ou plutôt, nous ne savons qu'une seule chose : ils n'ont pas cédé aux manœuvres de l'autre roi, Hérode. Ils ont percé à jour ses projets et ils ont regagné leur Orient, sans repasser par Jérusalem (v.12) Dieu les a avertis...

Dans ce récit, ces hommes, ces païens étaient bel et bien conduits par Dieu. Et la dernière chose que nous apprenons à leur sujet, c'est qu'ils ont choisi leur camp. Car, pour nos mages, il y avait deux camps, deux rois des Juifs. Ils les ont rencontrés tous les deux !... Mais, à leurs yeux fut un seul digne de respect, d'obéissance et même d'adoration.

Sans bruit et sans tapage, ils ont choisi.

Et leur choix, ce choix entre deux rois, entre deux royaumes, c'est, jusqu'à nos jours, celui qui détermine la vie humaine, notre vie à chacun, car, nous sommes tous des serviteurs : mais de quel roi ? C'est la question à laquelle nous devons répondre chaque jour, au fil de nos décisions et de nos engagements : quel roi allons-nous choisir ?

Ginette Ori

Cours de linguistique

Au début, quand on m'a proposé d'écrire une contribution pour le Messenger, je pensais directement plonger dans le développement d'un sujet en lien avec mes études. Je songeais à une réflexion relative au domaine des universaux du langage, au relativisme et au structuralisme linguistique, ou encore à l'hypothèse Sapir-Whorf. Puis, je me suis rendu compte qu'il fallait peut-être, avant de parler d'un sujet spécifique de linguistique, d'abord expliquer ce qu'est la linguistique et les études qui s'y rapportent. Chemin faisant, cette explication est devenue suffisamment conséquente pour constituer un article à elle seule.



Cette année scolaire, j'ai commencé la première année d'un master de deux ans en linguistique. C'est étrange, le temps passe vite et moi-même je ne m'y fais pas encore. Lorsqu'un professeur en classe ou sur un groupe de discussion entre élèves, on s'adresse aux masters 1 de linguistique, je ne réalise pas tout de suite que cela me concerne également. Pourtant, nous ne sommes pas beaucoup, je ne dispose même pas de cette excuse pour justifier ma désorientation passagère. Cette année, il y a quatre élèves en première année et quatre élèves en seconde année. Une année exceptionnelle ! Nous n'aurions jamais été, ou en tout cas depuis longtemps, aussi nombreux lors des séances de séminaire. Le séminaire en linguistique est un cours qui se donne sur deux ans réunissant les élèves des deux années.

Le nombre réduit d'étudiants pour ce cursus s'explique en partie parce qu'il n'existe pas de parcours direct vers ce master. En effet, le master en linguistique est un master dit *orphelin*. Cela signifie qu'à ce master ne correspond pas de bachelier. Pour y accéder, il faut poursuivre auparavant un bachelier dans une autre filière au sein de la même faculté.

En l'occurrence pour le master en linguistique, il s'agit de la faculté de Philosophie et Lettres. Je ne connais pas la provenance bachelière des huit élèves des deux années de ce master, mais on y retrouve notamment : Langues et lettres orientales, Langues et lettres modernes (meilleure représentation), Communication avec orientation en anthropologie, Philologie romane et Histoire (mon cas). Cependant, tous ces bacheliers mènent à leur propre master. Pour arriver en master linguistique, il faut délibérément choisir ce master au lieu de celui auquel mène naturellement le bachelier choisi initialement.

Le master en linguistique aborde l'étude des langues d'un point de vue général. La question de savoir à quelles langues précisément on s'intéresse n'est pas forcément pertinente. Effectivement, ce n'est pas un master en Langues et Lettres modernes focalisé sur deux langues précises, un master en Philologie romane focalisé sur le groupe des langues romanes, un master en traduction et interprétation focalisé sur une ou plusieurs langues sources à traduire et une langue cible vers laquelle traduire. En master en linguistique, on peut être amené à travailler sur une seule langue comme sur un large éventail de langues, voire sur le langage lui-même.

Les programmes d'études sont peut-être différents ailleurs, mais à l'Université de Liège, pour le master en linguistique, il existe trois orientations principales : Langage, cognition, acquisition (réflexion théorique antérieure aux mises en pratique notamment en neuroscience, traduction et pédagogie) ; Sémiotique (étude et analyse des systèmes de significations) ; et Analyse des données textuelles (approche pratique et systématique du langage, souvent soutenue par des outils numériques). Des huit élèves de notre promotion, je suis la seule à avoir choisi cette dernière orientation. Bien que tous les aspects de la linguistique m'intéressent, l'orientation en analyse des données textuelles est celle qui offre le plus de débouchés, assez restreints sinon. La moitié des enseignements dispensés dans le cadre du master en linguistique sont les mêmes pour tous les élèves, l'orientation représente un quart et le mémoire en lien avec notre orientation constitue le dernier quart.

Pour une idée peut-être plus concrète de ce que j'étudie, d'une part, lors de ce premier quadrimestre, j'ai suivi les matières suivantes : l'apprentissage d'une nouvelle langue ou du comparatisme d'une langue déjà connue avec le français (pour ma part, j'ai choisi d'apprendre l'égyptien), lexicologie et lexicographie (que je nomme personnellement « cours de dictionnaires »),

sémantique (analyse du sens d'un discours), phonologie et phonétique (aspects sonores des langues et du langage), pragmatique (étude des intentions et des types d'interactions) et constitution et analyse de corpus textuel (un de mes cours d'orientation).

D'autre part, lors des séances de séminaire ayant lieu une fois par mois, les sujets suivants ont été abordés jusqu'ici : le rapport entre la pensée et le langage (une question en philosophie du langage, l'étude du langage par l'approche de la philosophie), la négation comparée dans huit langues différentes quant à leur origine dans le monde, leur famille de langue et leur type linguistique (question de typologie des langues et universaux du langage) et l'histoire étymologique du mot « gosette » attribuée à tort au wallon (question de dialectologie en région wallonne).

Tout ceci me donne envie de développer chacun de ces points abordés, mais pour l'instant c'est, je pense, déjà assez. J'espère avoir pu répondre ici à la plupart des questions récurrentes sur ces études que je poursuis. Et, de même, j'espère avoir pu produire un bon compromis entre concision et exhaustivité.

Fanny Duvivier

Conférence du 21 janvier 2025 au CRR, Rue Puits-en-Sock, 63, 4020, Liège, par Hélène Ledent.

Titre : *Un mode de pensée fermée, addict à des certitudes, est potentiellement violent. Comment s'entraîner à un mode de pensée non-dogmatique ? D'après Daniel Favre*.*

Des outils pour COMPRENDRE et pour AGIR.

Un mode de pensée fermée, c-à-d figée, raide, dogmatique, peut amener de la violence. Nous définirons la violence et expliciterons avec des exemples ce qu'est un langage ou un mode de pensée dogmatique. Si ce mode de pensée est potentiellement violent, mieux vaut l'éviter. Encore faut-il pouvoir en prendre conscience !

Pour ce faire, rien de tel que de repérer les indicateurs d'une telle pensée : ils sont décrits par Daniel Favre (qui vient des neurosciences et des sciences de l'éducation), ils sont repérables. Nous expliciterons tout ça ensemble et nous verrons ainsi comment nous pouvons nous entraîner, chacun, au fil des jours, à un mode de pensée non-dogmatique.

Pour D. Favre, la violence est une addiction sans drogue, caractéristique de la motivation d'addiction, un des 3 systèmes de motivation développé dans son modèle. Nous les détaillerons et nous y ajouterons le postulat de cohérence, un bel outil pour le quotidien.

Des outils pour COMPRENDRE et pour AGIR. Vous aurez de tels outils pour nous comprendre et pour agir sur nous-mêmes, c'est libérateur. Tout cela avec bienveillance et sans culpabilité. Rendez-vous le 21 janvier à 19.30h.

Hélène Delvaux-Ledent.

**Daniel FAVRE est Professeur des Universités en Sciences de l'Éducation à l'IUFM - Université Montpellier 2. Il est Docteur d'État en Neurosciences et Docteur en Sciences de l'éducation. Il dirige une équipe de recherche intitulée « Didactique et Socialisation ». Ses thèmes de recherche sont : l'apprentissage de la pensée non dogmatique ; l'interaction entre émotion et cognition ; les liens entre échec et violence scolaires ; la construction des savoirs ; le statut du sujet apprenant et l'éducation à la responsabilité.*

Note de la rédaction

Le Kintsugi

Ce terme, qui signifie « joindre avec de l'or », est un art séculaire qui est plus qu'esthétique. Pour les Japonais, il s'inscrit dans une philosophie plus large qui consiste à accepter la beauté des défauts humains.

Dans la culture japonaise, la restauration de céramiques brisées avec une laque mélangée à de la poudre d'or fait partie d'une tradition vieille de plus de 500 ans. Elle met les imperfections en valeur plutôt que de les dissimuler. Cela permet non seulement d'apprendre à se calmer lorsqu'une poterie couteuse se brise, mais aussi de rappeler la beauté de la fragilité humaine.



Dans un monde qui valorise si souvent la jeunesse, la perfection et l'excès, il peut sembler étrange de sublimer ce qui est vieux et abîmé. Mais la pratique du kintsugi, qui date du XVe siècle, nous rappelle qu'il faut rester optimiste lorsque les choses s'effondrent, mais aussi célébrer les défauts et les faux pas de la vie.

La technique du kintsugi est une extension de la philosophie japonaise du Wabi-Sabi, qui voit la beauté dans l'inachevé et la valeur dans la simplicité. La restauration dorée des pièces cassées prend généralement jusqu'à trois mois, les fragments étant soigneusement collés avec la sève d'un arbre japonais, puis laissés à sécher pendant quelques semaines, ensuite ornés d'or coulant le long des fissures.

À l'ère de la production de masse et de l'élimination rapide, apprendre à accepter et à célébrer les cicatrices et les défauts de l'âme ainsi que des objets est une puissante leçon d'humanité d'une part et de durabilité d'autre part.

La simplicité et le fait de trouver de la satisfaction dans ce que nous avons, sont au cœur de l'état d'esprit du "slow living". Mais, comme pour de nombreuses éthiques, ce mode de vie lent s'inspire d'importantes philosophies anciennes. À l'origine Wabi signifiait la solitude de vivre dans la nature, loin de la société et Sabi était utilisé pour exprimer quelque chose de "fané". Plus tard, les deux concepts ont été réunis et ont pris une signification plus positive, célébrant la simplicité rustique.

Cette philosophie ancienne n'a jamais été aussi pertinente qu'aujourd'hui. Leonard Koren, auteur de Wabi-Sabi : pour Artistes, Designers, Poètes & Philosophes, donne une définition intéressante du terme : « le wabi-sabi est la beauté des choses imparfaites, impermanentes et incomplètes : antithèse de notre notion classique occidentale de la beauté comme quelque chose de parfait, durable et définitif. »

À une époque où Instagram dépeint une perfection apparemment inaccessible, que ce soit dans la mode, notre aspect physique ou le design d'intérieur, le wabi-sabi est un rappel opportun d'apprécier que nos corps, nos maisons et les objets qui nous entourent racontent une histoire. Et cette histoire est importante. Nos imperfections nous montrent que nous avons vécu. Elles montrent une authenticité et une profondeur.

Les vergetures abdominales peuvent rappeler aux femmes le périple de la naissance d'un enfant, tandis que nos rides illustrent les années passées à rire et qu'une table fortement griffée raconte les centaines de repas passés avec des êtres chers. En ce sens, le wabi-sabi est à la fois l'acceptation de l'imperfection dans l'esthétique, mais aussi en nous-mêmes.

Le wabi-sabi nous encourage à nous contenter de ce que nous avons et à résister à l'envie d'actualiser ou de rafraîchir constamment nos maisons et nos garde-robes pour rester à la page. Économiser et investir dans des articles de qualité, ceux qui sont susceptibles d'être transmis de génération en génération, peut contribuer à minimiser l'impact sur l'environnement et nous aider à trouver de la gratitude pour ce que nous possédons.

Le recyclage ou l'adoption d'une attitude de « bricolage » est également un autre moyen d'adopter le wabi-sabi et d'allonger la durée de vie de nos biens.

Le wabi-sabi consiste à reconnaître que le neuf n'est pas toujours plus beau que l'ancien et à remettre en question la pression sociale qui nous pousse à consommer et à améliorer sans cesse nos produits. Cette pression est peut-être accélérée par l'évolution constante de la technologie et l'idée que nous avons besoin du prochain téléphone, de la prochaine tablette ou du prochain ordinateur, car les nôtres seront bientôt obsolètes.

La remise en question de cette tendance vient compléter les principes du "slow design" et du "slow intérieur", qui défendent l'artisanat local plutôt que la production de masse et encouragent la prise de conscience de l'impact environnemental de nos achats. Ce principe est également particulièrement pertinent pour la fast fashion et la vitesse à laquelle sont produits les vêtements de mauvaise qualité qui suivent les tendances.

Wabi-sabi encourage également à se défaire du passé. En recherchant la perfection, nous nous efforçons souvent de retrouver ce que nous avons autrefois, ou ce que nous jugions meilleur. La nostalgie de la jeunesse et de l'apparence d'autrefois en sont un bon exemple.

Le wabi-sabi, et plus particulièrement le kintsugi, met l'accent sur le chemin parcouru. Un magnifique bol neuf qui est fissuré et réparé avec de l'or n'est pas endommagé, il devient bien plus que ce qu'il était auparavant. Cela dit, il ne pourra jamais redevenir ce qu'il était à l'origine. Il s'agit d'être en paix avec le changement et la dégradation et de les considérer comme une progression, en intégrant parallèlement le cycle de la nature et des saisons. Par conséquent, le wabi-sabi encourage la pleine conscience et une relation engagée avec le présent.

À première vue, le wabi-sabi est un concept esthétique. Mais l'acceptation de l'imperfection et du passage du temps en ce qui concerne nos possessions, peut avoir des répercussions sur notre état d'esprit et la façon dont nous nous percevons. Dans un monde dominé par la consommation rapide et l'achat de nouveautés, le wabi-sabi favorise des liens plus significatifs avec les objets et, à son tour, l'acceptation du fait que nous sommes nous aussi sur un chemin en constante évolution. Et il y a tant de beauté à trouver là où nous sommes sur ce chemin.



Il y a un cantique anglais, « *Beauty for Brokenness* », qui illustre bien la beauté qui peut découler de ce qui a été brisé en nous : https://www.youtube.com/watch?v=O5_TVy2gHRg

Ginette Ori

“Le monde brise tout le monde, et par la suite, certains sont forts là où ils ont été brisés.”

Ernest Hemingway

Quelques citations japonaises

“On commence à vieillir quand on finit d’apprendre.”

“La vie est une bougie dans le vent.”

“Trop est pire que peu.”

“Dieu habite dans un cœur honnête.”

“Sept fois à terre, huit fois debout.”

“Apprends la sagesse dans la sottise des autres.”

“Le malheur peut être un pont vers le bonheur.”

“L’espace d’une vie est le même, qu’on le passe en chantant ou en pleurant.”

“On apprend peu par la victoire, mais beaucoup par la défaite.”



Les Églises Wallonnes aux Pays-Bas La vigne et les sarments...

Après dix ans de ministère au quai Marcellis, j'ai accepté en 1999 l'appel de l'Église Wallonne de Rotterdam. J'avoue qu'avant d'y aller, je ne savais pas grand-chose de ces petites communautés protestantes. Des Églises *wallonnes* aux Pays-Bas ? Comment ça ? Aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, je me félicite de cet exil qui m'aura enrichi à bien des égards. Et c'est avec plaisir que je livre quelques lignes au sujet de ces communautés dans lesquelles j'ai découvert le principal témoin du protestantisme belge tel qu'il fut à ses débuts, ses racines exportées et la mémoire de nos ancêtres protestants de Wallonie.

Une histoire d'exils successifs

Les Églises Wallonnes sont des communautés protestantes de langue française établies aux Pays-Bas. Elles existent depuis plus de quatre siècles et se constituèrent à partir d'exils successifs. Elles trouvent leur origine au 16^e siècle dans la résistance à l'inquisition espagnole (la Guerre des Quatre-Vingts Ans) menée par Guillaume d'Orange. On estime à plus de cent-mille le nombre de réformés qui quittèrent les 'provinces du Sud' (le Hainaut, la Wallonie, la Flandre et l'Artois) et trouvèrent refuge dans les régions plus tolérantes du Nord de l'Europe, notamment dans la toute jeune République des Provinces-Unies. Ils y fondèrent dans la plupart des grandes villes des communautés protestantes de langue française – d'où le nom qui leur est resté : les Églises Wallonnes.

Un siècle plus tard, au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV et conséquemment aux menaces pour les réformés, des dizaines de milliers de huguenots choisirent de fuir la France pour s'installer en Angleterre, en Suède, en Allemagne, aux Pays-Bas, etc. où ils purent pratiquer leur foi ouvertement. Ces réfugiés se joignirent aux communautés wallonnes existantes et en créèrent de nouvelles.

Au début du 18^e siècle, des familles protestantes vaudoises du sud de la France et du nord de l'Italie, descendants du mouvement de Pierre Valdo (marchand et prédicateur de l'Évangile aux XII-XIII^e siècles), trouvèrent à leur tour refuge dans ces Églises.

De nos jours, les Églises Wallonnes sont l'un des lieux d'accueil pour de nombreuses familles issues de pays africains francophones qui trouvent là une famille chrétienne.

Les défis d'une intégration qui a trop bien réussi

Au lendemain des deux premières vagues d'exilés, vers la fin du XVII^e siècle, les Églises Wallonnes comptaient quelque quatre-vingts communautés dispersées sur tout le pays ; il n'en reste aujourd'hui qu'une douzaine. Les autres ont disparu, principalement pour trois raisons : la sécularisation de la société occidentale, l'affaiblissement du français comme langue internationale, la bonne intégration de ces Églises et de leurs membres au sein du protestantisme local. De nos jours, les fidèles qui les fréquentent encore sont majoritairement des Néerlandais. Ils y viennent pour faire d'une pierre deux coups : vivre leur foi en Église et entretenir/améliorer leur connaissance du français. On y compte aussi des familles mixtes (franco-néerlandaises) installées aux Pays-Bas, et d'autres venues d'Afrique ou d'ailleurs. Tout cela explique le caractère de mixité culturelle et religieuse typique de ces communautés protestantes.

A la jonction entre divers mondes chrétiens, plusieurs défis se posent à elles. D'abord le développement des liens avec le protestantisme local. Aux tout premiers temps, il existait un synode wallon bien distinct mais en relation étroite avec le synode calviniste néerlandais. C'est pourquoi, sur la célèbre illustration du célèbre *Synode de Dordrecht* en 1618, on peut observer en bas à droite la délégation des Églises Wallonnes : elles constituent déjà une partie importante et respectable du protestantisme néerlandais.

Au début du XIX^e, sous le règne du roi Guillaume I^{er}, c'est sur le modèle presbytéro-synodal des réformés français et en se référant à la confession de foi de Guido de Brès (ladite 'confession de foi belge') que fut fondée la *Nederlands Hervormde Kerk*, dont les Églises Wallonnes firent partie en tant que "classe wallonne". De nos jours, elles se retrouvent au sein de la *Protestantse Kerk in Nederland*, le pendant de l'EPUB en Belgique ou de l'EPUDF en France. Elles disposent toujours d'une certaine autonomie.

C'est aussi un réel défi pour ces petites paroisses d'entretenir les liens avec un protestantisme francophone qui, au fil des siècles, leur est devenu de plus en plus étranger, malgré la venue au cours des siècles de nombreux pasteurs issus de France, de Belgique et de Suisse. Depuis quelques décennies, les Églises Wallonnes ont fait de leur mieux pour raffermir ces liens. Elles sont aujourd'hui membres de la *Communauté d'Églises Protestantes Francophones* (CEPF), l'ancienne CEEFE, un lieu de communion entre une cinquantaine de paroisses protestantes francophones dispersées sur les quatre continents, qui se rencontrent deux fois par an sous l'égide de la Fédération Protestante de France (FPF). Quant aux relations avec l'Église protestante unie de Belgique, c'est une autre affaire (voir plus loin) !

Enfin, un troisième défi majeur est celui de l'accueil. Si à certains égards le fait d'être un petit nombre peut constituer un réel avantage en matière d'hospitalité (parce qu'on est plus attentif aux nouveaux visages), il y a aussi le risque de se sentir tellement bien entre soi que l'accès en devient plus difficile pour des visiteurs occasionnels. C'est un risque partagé par toutes les communautés – religieuses ou non, aux Pays-Bas comme en Belgique – auquel les Églises Wallonnes ont décidé il y a quelques années d'accorder toute l'attention nécessaire. En 2010, elles se sont fixé pour objectif de devenir mieux *Églises auberges*, ouvertes et accueillantes, désireuses de cheminer au moins pour un temps avec les visiteurs en quête de sens. C'est qu'elles se souviennent de leur propre passé fait d'exils et de migrations ; elles savent leur identité chrétienne comme "étrangers et voyageurs sur la terre, cherchant une patrie" (Hébreux 11,13-14) ; elles entendent aussi un appel à ouvrir les portes et dresser les tables, pour célébrer ensemble.

Pour conclure cette brève présentation, je voudrais utiliser la métaphore de la vigne. Pas celle du Nouveau Testament, mais celle de France. Dans la seconde partie du XIX^e siècle, une grande partie du vignoble français fut envahie par un puceron, le phylloxéra, provoquant une sorte de peste noire qui faillit faire disparaître définitivement de nombreux cépages français. Heureusement, le vignoble fut sauvé d'une mort certaine grâce à l'inventivité de quelques agronomes qui créèrent des cépages hybrides à partir de greffons français et de porte-greffes d'outre-Atlantique, qu'ils replantèrent sur des sols calcaires au Nord du Texas semblables aux terres des Charentes. Cet exil forcé permit au vignoble français de survivre à la menace d'une extermination.

C'est un peu comme les Églises calvinistes de Belgique et du Nord de la France qui, menacées d'extermination au temps de l'Inquisition, durent leur salut au fait d'être accueillies outre-mosan dans des pays plus tolérants et par des églises calvinistes déjà bien implantées. Un rameau du protestantisme belge transplanté sur un porte-greffon néerlandais... N'y aurait-il pas ici, de nos jours, une occasion de méditer pour le vignoble protestant de Belgique ? Partir ou repartir, cette fois en quête de ses racines exportées, dans l'espoir de redécouvrir peut-être une partie de son identité...

Pr Roger Dewandeler

Des cultes en français ont régulièrement lieu à Amsterdam, Arnhem, Breda, Dordrecht, Groningue, Haarlem, La Haye, Leyde, Middelbourg, Rotterdam, Utrecht et Zwolle. Pour plus de renseignements sur ces paroisses, ainsi que les lieux et horaires des cultes, consulter le site www.egliseswallonnes.nl.

Comment rester sensible à l'évolution du monde en évitant la sinistrose ?

Voici quelques beaux passages extraits d'une chronique de Marius Gilbert, l'épidémiologiste bien connu, chronique parue dans *Le Soir* du 2 décembre 2024.

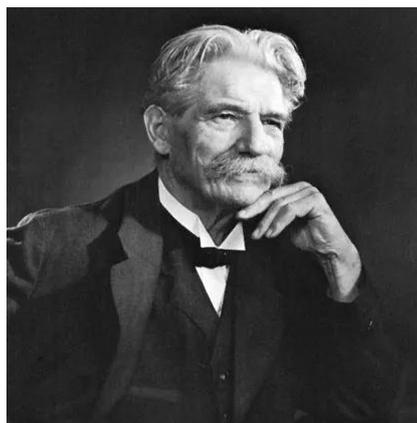
Chacun se retrouve (...) confronté à un dilemme. Faut-il rester alerte, s'informer, préserver la capacité à s'indigner des injustices, et accepter parfois de mettre parfois sa propre santé mentale en péril par un flux constant d'informations sur des évolutions lointaines difficiles et qui semblent inéluctables. Ou au contraire fermer les écoutilles, se tourner vers le concret, le réel, ses proches, ici, moi, maintenant, sa propre vie, en cherchant à protéger tous cet équilibre d'un monde extérieur inquiétant ?

Il met en cause cette sensation que nous éprouvons d'une Europe en stagnation. Et de citer ce qui l'a frappé lors de missions en Asie, notamment au Vietnam, où il a senti une extraordinaire énergie. Dès lors la pointe de la chronique tient en quelques mots : **refuser le piège de l'impuissance.**

Il enchaîne : mais il semble que la prémisse la plus toxique au niveau individuel ou collectif est celle de l'impuissance. Certes nos engagements, nos mobilisations peuvent nous sembler démesurément vains face à l'énormité de certains défis. Mais il faut cesser de les voir uniquement sous l'angle de l'efficacité ou de l'impact. Quelle que soit l'échelle ou l'ambition, lorsqu'on agit individuellement ou collectivement pour une cause plus grande que soi, on engendre deux types de changements. Il y a l'effet que cette action a sur le monde extérieur, mais aussi tout ce qu'elle change en nous. Chercher à transformer, améliorer les choses nous place dans l'action, le mouvement. Et même si les résultats sont modestes, cela brise la prophétie auto-réalisatrice de l'impuissance. Toute action n'est pas couronnée de succès, mais évitez l'immobilisme face à quelque chose que l'on craint permet simplement de mieux vivre.

Une belle invitation.

Pierre-Paul Delvaux



Albert Schweitzer (1875-1965)

À l'âge de 30 ans, il est connu comme théologien et musicien. Il était directeur d'un collège de théologie, pasteur d'une grande église et l'un des principaux interprètes de la musique d'orgue de Jean-Sébastien Bach. La nature profondément religieuse de Schweitzer l'a conduit à mettre ces réalisations derrière lui. À 30 ans, il entre à l'école de médecine. En tant que missionnaire médical, il a créé un minuscule hôpital à Lambaréné, en Afrique équatoriale française, dans ce qui est aujourd'hui la république du Gabon.

Bien qu'il ait élu domicile dans la jungle, Schweitzer n'a pas été oublié. Il a écrit des livres de théologie et de philosophie. Dans "La philosophie de la civilisation", publiée en 1923, et dans d'autres ouvrages, il explique sa conviction que le respect de la vie est la clé de la compréhension de l'univers et de l'esprit humain. Pour Schweitzer, le respect de la vie incluait non seulement la vie humaine, mais aussi tous les autres êtres vivants.

Schweitzer est né le 14 janvier 1875 à Kaysensberg, en Haute-Alsace, alors en Allemagne. Son père et sa mère étaient français. Dès son enfance, Schweitzer est sensible aux sentiments des autres.

Il insistait pour ne pas être mieux nourri ou habillé que le plus pauvre de ses camarades de classe. Après avoir fréquenté l'école du village, il entre au lycée de Mülhausen.

Il avait commencé à prendre des leçons de musique à la maison et, au lycée, il continua à étudier l'orgue.

Après avoir obtenu son diplôme, il étudie pendant un certain temps à Paris avec le célèbre organiste français Charles-Marie Widor. Schweitzer décide cependant de ne pas faire carrière dans la musique et entre en 1893 à l'université de Strasbourg. Il a cependant apporté deux contributions majeures au monde de l'orgue : En 1906, il a publié une brochure intitulée « L'art des facteurs et joueurs d'orgue allemands et français », qui est aujourd'hui considérée comme le premier stimulant du renouveau de l'orgue classique ; et avec Widor, il a publié l'édition d'interprétation des œuvres pour orgue de Bach (1912-14), qui a été largement utilisée.

Schweitzer obtient un doctorat en philosophie en 1899 et un doctorat en théologie un an plus tard. Il est nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Strasbourg, puis directeur du Collège théologique Saint-Thomas. En 1905, Schweitzer décide d'étudier la médecine. En 1912, il se marie avec Hélène Bresslau et son épouse suit des études d'infirmière pour aider son mari. En 1913, Schweitzer obtient son diplôme de médecin. Au printemps suivant, le couple s'embarque pour l'Afrique.

Pendant la Première Guerre mondiale, le couple Schweitzer-Bresslau, bien que Français, est interné en France en tant que sujets allemands. La maladie l'empêche de retourner en Afrique jusqu'en 1924. Entre-temps, il a collecté des fonds pour l'hôpital africain en donnant des conférences et des récitals. Il s'est rendu aux États-Unis en 1949 pour prendre la parole à Aspen (Colorado) à l'occasion du bicentenaire de Goethe. Il a reçu le prix Nobel de la paix en 1952 pour ses efforts en faveur de la fraternité des nations. Schweitzer est décédé à Lambaréné le 4 septembre 1965.

Ginette Ori

Il est minuit, Docteur Schweitzer

A l'orée de la forêt équatoriale, un homme au visage fatigué et souriant, seul devant son piano, joue une fugue de Bach dans la nuit gabonaise. A ces harmonies surnaturelles répond le tam-tam annonçant l'arrivée d'un enfant malade... Cette pièce de Gilbert Cesbron eut un immense succès... C'est le film en 16 mm que nous aurons le plaisir de projeter le

Vendredi 10 janvier à 19h dans la salle Rey

Ginette et Christian



Petite histoire du film 16 mm

En 1923, Eastman Kodak a bouleversé toute l'industrie du cinéma. La pellicule 16 mm a fait son apparition en tant qu'alternative moins chère et plus facile à utiliser que la pellicule 35 mm née de diverses tentatives de format. Les films 16 mm ont permis à des personnes moyennement fortunées d'immortaliser des moments particuliers à la maison, ce qui a conduit à la naissance du cinéma amateur.

Ce format, deux fois plus petit et beaucoup plus léger que son grand frère, est entré en service dans tous les domaines où ces qualités étaient un atout.

La France a voulu son propre format en fendant le film de 35 mm sur sa longueur. Le format 17,5 mm était né, mais il a disparu pendant la deuxième guerre mondiale sur ordre de l'occupant allemand pour simplifier la diffusion de ses films de propagande.

Moins coûteux, il restait néanmoins cher pour beaucoup d'amateurs. Alors le film de 8 mm est né lui aussi du fendage du film 16 mm sur sa longueur et a conquis une belle part du marché amateur. Etant plus maniable, le 16 mm a pu diffuser tous les films connus dans de petites salles à budget réduit. Ce qui a ajouté à son succès.

Mais les films ne sont malheureusement pas éternels. Les couleurs s'estompent lentement, la pellicule se détériore et ces moments captés sur pellicule peuvent être perdus. Heureusement qu'aujourd'hui, les techniques de numérisation permettent de sauver leurs contenus ne disparaissent à jamais.

Christian Ori

La parole ne saisit rien, mais remet en mouvement. Valère Novarina.

Une parole pour le temps de Noël !

La parole ne saisit rien, mais remet en mouvement. Voilà qui peut nous intriguer. En fait, avant tout, la parole nous aide à nommer, à désigner, mais, bien plus encore, la parole peut engager, épanouir, écraser, condamner, exclure... et pas seulement dans un monde cacophonique comme le nôtre ! De tout temps !

La deuxième partie de la phrase peut nous étonner et nous attirer : remettre en mouvement, nous faire grandir, dénouer les nœuds parfois même les nœuds anciens, douloureux et très serrés. Jésus ne fait pas autre chose dans nombre de ses rencontres, il remet en mouvement, réinsère dans le groupe social, reconnaît ce mouvement profond qu'il nomme « la foi ». Oui, la parole peut remettre en mouvement et comme la vie est mouvement, c'est une parole de vie.

Reste ces premiers mots : *la parole ne saisit rien !*

Pour tenter une approche, il faut, je crois, reprendre les choses à la base. Qu'est-ce que la parole ? Quels sont ses pouvoirs ? Pour commencer à y répondre nous pourrions passer par la pensée juive qui a beaucoup travaillé ces questions.

Tu es riche. La parole t'est donnée.

Cet adage juif sonne bien pour les protestants que nous nous efforçons d'être. La parole nous est donnée à travers le Livre, mais la parole nous est donnée à nous pour que nous puissions courir « le risque de la parole », de notre parole à nous, singulière.

Cette réflexion nous conduit aux origines de notre humanité. Des cris, des appels aux mots, le trajet supposé de la naissance du langage garde une grande partie de son mystère. La parole, les mots pour mettre de l'ordre, pour soumettre, pour exclure ou simplement pour nommer.

En fait, l'action de nommer peut être ambiguë, elle peut grandir ou écraser, elle peut exalter ou humilier – et on peut se demander si l'ambiguïté n'est pas inhérente à la condition humaine puisque nous sommes « ombres et lumières ».

Oui, les mots peuvent être violents ou créateurs, clivants ou fédérateurs, écrasants ou bienveillants. « Ombres et lumières ». Encore une fois c'est le petit mot « et » qui est précieux. Nous ne l'utilisons guère parce que nous sommes marqués par le binaire qui est utile pour tout ce qui est élémentaire, mais qui est inadéquat dès qu'on approfondit le vécu humain. « Classer pour ne pas penser » proclamait la revue *Le Genre humain* il y a 40 ans d'ici.

« Ombres et lumières ». En prendre conscience est essentiel surtout pour tout ce qui est fragile en nous : toute la sphère relationnelle, la défense de nos valeurs et donc aussi tout ce qui grandit et tout ce qui est en train de naître. Et nous voilà face au mystère de toutes les naissances. Ceci en écho avec ce temps de Noël.

Ce qui est en train de naître.

En allant un pas plus loin, je crois que ce qui est en train de naître appelle l'attention, le respect, le silence et l'ajustement des mots comme le dit très bien ce texte venu du monde la phénoménologie : (...) *ce qui est en jeu, c'est de se donner la possibilité de ne pas écraser immédiatement la réalité par une pensée et un langage déjà disponible, et ce, afin d'établir une zone de silence relatif et provisoire, et tâcher de partir à nouveaux frais de la relation à la réalité du vécu.*

Arrêtons-nous quelques instants sur ce beau texte qui à mes yeux est une perle humaniste. Oui, il y en a, mais elles ont tendance à se cacher.

Le texte stigmatise *une pensée et un langage déjà disponible*, cette pensée et ce langage en régime quasi automatique, qui est bien commode pour le quotidien, sauf qu'il peut être assassin pour tout ce qui est nouveau ; nouveau donc curieux, dérangeant, fragile, interpellant, mais vivant.

Ce texte insiste aussi sur la nécessité du silence. Les démarches convictionnelles sont toutes conscientes qu'à ce niveau le silence et le temps sont indispensables parce que les choses de l'âme ont un temps bien à elles.

Tout ceci consonne bien avec le temps de Noël, mais, nous le savons, la violence n'est jamais loin.

Justice et miséricorde

Pour esquisser une réponse remarquons que l'Évangile est traversé par une double exigence : la justice et la miséricorde. Et notre monde appelle donc deux paroles, la parole qui tranche, qui ne peut se soumettre et qui donc réclame justice d'une part et la parole qui défend tout ce qui est écrasé, qui remet en mouvement d'autre part.

La violence est là autour de nous et en nous. Mais quel est donc le noyau de cette violence ? La question est difficile. Mais je crois qu'on peut en tout cas réfléchir au fait qu'une des vraies tentations de notre vie de tous les jours, tous tant que nous sommes, c'est de vouloir saisir l'autre, de le dominer et de l'instrumentaliser par force. C'est ainsi que nous revenons à notre pensée de départ : la parole, la vraie, celle qui vient du plus profond de nous-mêmes, celle qui a accepté d'être ce que nous sommes, celle qui tend vers la sérénité, cette parole-là ne saisit pas, mais elle remet en mouvement.

L'humain est mouvement. On a pu écrire que le verbe « être » en hébreu est un verbe de mouvement. *Je suis qui je serai*, déclare le Seigneur à Moïse. Et quoi de plus fort que de contempler la fragilité de ce qui est en train de naître ?

Pierre-Paul Delvaux

Fraternellement vôtre...

Lors d'un récent échange de mails avec Sara Graetz :

Sara : « ...Etant une femme, je n'arrive décidément pas à dire " fraternellement", mais l'esprit y est. »

Moi : « ...Sororalement,

PS: Comme tu vois, il y a une alternative à fraternellement, mais son emploi est rare et je trouve le mot dissonant, peut-être parce que nous ne sommes pas habituées à l'entendre?

Sara : « ... J'ai fait mes petites recherches ce matin à ce propos et il apparaît effectivement que " sororalement" est applicable entre chrétiennes,

Fraternellement entre chrétiens ou lorsqu' on discute entre " frères et sœurs" et que la fameuse loi du masculin l'emporte...

Il existe une alternative mixte au niveau des genres " salutations adelphiques" encore bien moins utilisé, voir inconnu.

Et enfin, non genré et qui sera je crois dorénavant mon choix :

" amitiés en Christ" ou " en Christ" seul.

Ces deux dernières formules me semblent très « Patois de Canaan» et relativement exclusives, dès lors comment saluons-nous nos « frères et sœurs en humanité » ?*

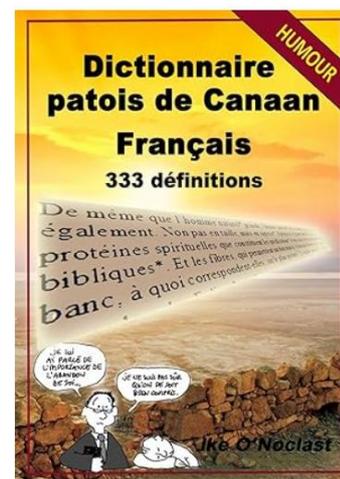
Si vous avez une solution à ce problème existentiel, n'hésitez pas à nous la communiquer.

**Pour les nouveaux dans le protestantisme, le « patois de Canaan » est une expression qui désigne ce langage d'église souvent incompréhensible de l'extérieur, nécessite décryptage.*

Mais rassurez-vous, il existe de quoi vous mettre au courant :

Avec humour, Thierry Hernando alias Ike O'Noclast apporte un œil critique sur la manière de communiquer de certains à l'intérieur des églises.

Ginette Ori





RCF Liège



Emission « Points de repères »

Une lecture protestante de la Genèse

Une émission présentée par Pierre-Paul Delvaux avec le pasteur Rémy Paquet.

L'émission est mensuelle. Elle est diffusée sur antenne la première semaine complète de chaque mois. Le jeudi à 19h00, le dimanche à 19h00 et le lundi à 4H30 sur 93.8 et sur le site de RCF Liège. Les podcasts sont possibles à partir du site de la radio.

Ils sont proposés sous la rubrique « Points de repères. »

Ecouter un texte que nous croyons connaître avec la traduction d'André Wenin.

En le contextualisant à l'époque de l'écriture et en rapportant ce texte fondateur à notre vécu.

Quel est ce Dieu qui agit de la sorte ?

Tel est le fil rouge de notre démarche !

Exceptionnellement ces jeudi 2 janvier et dimanche 5 janvier 2025 nous allons rediffuser l'enregistrement de la lecture-spectacle créée en 2017 à l'occasion du 500^e anniversaire de la Réforme. Emission accessible en podcast à partir du 6 janvier.

Le XVI^e siècle, notre miroir. Ces bouteilles à la mer qui questionnent nos rivages.

Un florilège de textes de la Renaissance et de la Réforme.

Rémy et Pierre-Paul



L'Entr'Aide, accueille tous les lundis entre 11h et 13h des personnes précarisées et leur offre du café, des rafraichissements, des vêtements de seconde main et avec l'aide de l'Armée du Salut : un repas chaud et un colis alimentaire.

Mais sans vous, l'Entr'Aide ne pourrait fonctionner.

Pour l'accueil et le service de midi, nous avons besoin de sucre, de sel, de poivre, de serviettes en papier et de gobelets en carton.

Mais aussi de barquettes en plastique pour les repas à emporter.

Pour le vestiaire, nous avons surtout besoin de vêtements pour les hommes : de jeans (M et L), de pulls, de sweatshirts, de baskets (taille 41 à 43 surtout), de pulls, de vestes et manteaux chauds, de bonnets, de gants, etc. Mais aussi de couvertures, de couettes, de draps, de sacs de couchage, etc...

Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant des dons. Cela permet à l'association d'acheter des sous-vêtements (très rares dans les colis) mais bien nécessaires ainsi que de payer nos frais de fonctionnement.

N° de compte : BE52 7805 9004 0909

Nous cherchons aussi des bénévoles pour rejoindre l'équipe que ce soit ponctuellement ou régulièrement. Informations sur notre page Facebook.

Suivez-nous sur: facebook.com/EntraideProtestanteLiegeoise

E-mail : entraide.protestante.liege@gmail.com

Marc Delcourt

AGENDA DES ACTIVITÉS

Culte tous les dimanches à 10h30

Janvier

Mercredi 8 janvier à 14h30	Catéchisme pour les jeunes
Jeudi 9 janvier à 19h30	Réunion interconsistoire à Liège Rédemption
Vendredi 10 janvier à 19h	Cinéma de Papa: " Il est minuit, Dr Schweitzer". Projection du film suivie d'un débat.
Mercredi 15 janvier à 19h30	Réunion du consistoire
Mardi 21 janvier à 19h30	4ème Conférence du cycle "Violences et conviction" du CRR : <i>"Un mode de pensée fermée, addict à des certitudes est potentiellement violent. Comment s'entraîner à un mode de pensée non-dogmatique ? D'après Danie Favre"</i> par Hélène Ledent, enseignante. (Voir annonce spéciale)
Mercredi 22 janvier à 14h30	Catéchisme pour les jeunes
Vendredi 24 janvier à 19h	Souper-conférence du Cercle Rey - Voyage en Roumanie par Pierre Grisard.

Février

Mercredi 5 février à 14h30	Catéchisme pour les jeunes
Mardi 18 février à 19h30	5ème Conférence du cycle "Violences et conviction" du CRR : <i>"Apocalypse de Saint-Jean, une révélation pas si apocalyptique que cela"</i> par Jean-Pierre Pire, prêtre catholique.
Mercredi 19 février à 14h30	Catéchisme pour les jeunes
Vendredi 21 février à 19h	Souper-conférence du Cercle Rey - conférence de Nicolas Tasset. Thème à définir

Mise à jour de l'agenda sur notre site web : protestantisme.be

Informations complémentaires :

- **Conférences du CRR** : Lieu : rue Puits-en-Sock 63, 4020 Liège.
Infos et inscriptions : 0476 07 82 10 - crrliege63@gmail.com - PAF : 5 € / Etudiant·es: 2 €.
- **Cercle Rey** : PAF : 7 € -. Comprend les frites, le plateau fromage et café. Chacun.e est invité.e à apporter un accompagnement pour les frites

Appel à contribution : pour soutenir la publication et la diffusion du Messenger, nous proposons à chaque lectrice ou lecteur de faire un don de 5 € à 10 € sur le compte BE53 0000 0457 4053 des Amis de l'Église Protestante de Liège-Marcellis.

Si vous souhaitez recevoir le Messenger par la poste, merci de vous abonner en nous en envoyant un e-mail ou un courrier aux adresses mentionnées dans l'en-tête. Une participation aux frais d'envoi vous sera demandée.